



conférence dédicace | mercredi 24 novembre 2010

« Le contrat de défiance »

De Michela Marzano

Professeur des Universités en philosophie (Paris-Descartes), essayiste



[Le livre



Sans confiance entre les individus, entre les uns et les autres, c'est toute notre société qui s'écroule. Apparaissent la peur, la déraison, la faillite, la guerre, la paranoïa. Et pourtant : la judiciarisation des rapports contractuels, le désir de contrôle, le refus d'offrir à l'autre une part de vulnérabilité, sans laquelle la confiance n'existe pas, engendrent une société de la méfiance, ou de la défiance.

L'essai magistral de Michela Marzano, auscultant au plus profond la part d'ombre indissociable de la méfiance, offre une double perspective historique et philosophique : de la banqueroute de Law (1720) à la crise du prêt interbancaire (2007-2008), de l'égoïsme libéral, (« nous avons toujours su que l'égoïsme insensible était moralement mauvais, nous savons maintenant qu'il est économiquement mauvais » disait Roosevelt de manière prémonitoire), au doute systématique des théories du complot, du don de soi dans l'amour à la multiplication des conflits juridiques dans la sphère privée (sait-on que 70 % des contentieux au TGI sont familiaux ?), de la crainte de tout perdre à l'éloge de la dépendance, Michela Marzano construit et déconstruit notre civilisation, et ses piliers.

[L'auteur



Née à Rome en 1970, professeur des Universités en philosophie (Paris-Descartes), essayiste, Michela Marzano est l'auteur, entre autres, de *Penser le corps* (PUF, 2002), *Le dictionnaire du corps* (PUF, 2007), *Extension du domaine de la manipulation* (Grasset, 2008). Ses livres sont traduits dans plusieurs langues.



[Premiers travaux

J'ai toujours été intéressée par la compréhension des enjeux éthiques de questions contemporaines. Je vais vous donner, dans un premier temps, la définition de l'éthique d'Habermas. Pour lui, le but de la philosophie morale était de contrecarrer l'extrême fragilité de la condition humaine. C'est dans cette tradition que s'inscrit mon travail. Je me suis d'abord beaucoup intéressée au corps, ce qui renvoie à la fragilité de la condition humaine. Je me suis aussi intéressée à l'éthique sexuelle et médicale pour ensuite, en 2008, me concentrer sur les langages du management pour souligner les paradoxes du management contemporain.

[La confiance en soi

A partir de cette idée de manipulation et de peurs qui émergent sur le lieu de travail par le biais de ce langage particulier, j'ai étudié la notion de confiance en soi. Celle-ci était traitée et qualifiée comme étant une compétence personnelle et le noyau dur d'un portefeuille de compétences sensé permettre aux uns et aux autres de pouvoir se réaliser et réussir sa propre vie. Pourquoi la confiance en soi est devenue peu à peu une compétence à travailler ? Pendant 30 ans, on a caractérisé la confiance en soi par une sorte d'assurance qui consistait à ne dépendre de rien ou de personne car le véritable winner est celui qui n'a besoin de compter sur personne d'autre que soi-même. La confiance par les autres, c'était le pendant négatif de la confiance en soi c'est-à-dire la caractéristique des losers qui ont besoin de compter sur les autres et qui ne sont pas capables de compter uniquement sur eux-même.

Une des raisons pour laquelle nous sommes aujourd'hui dans une impasse, caractérisée par une méfiance à tous les niveaux de la vie sociale et politique, c'est cette tendance à avoir dévalorisé pendant longtemps la nécessité de pouvoir compter sur les autres et avoir valorisé uniquement la confiance en soi.



[*Le point de départ de l'ouvrage*]

Le titre du livre, qui est avant tout un choix éditorial, renvoie au fait que nous sommes dans une société où c'est surtout la défiance qui caractérise les rapports sociaux. Le titre est un clin d'œil au fameux contrat de confiance ! Depuis la crise de 2007/2008, on ne cesse d'entendre qu'il faut que la confiance revienne.

Nos sociétés occidentales sont caractérisées par la peur et la méfiance. Les deux notions sont étroitement liées : c'est parce qu'on a peur qu'on a tendance à ne pas avoir confiance en l'autre et c'est parce qu'on n'a pas confiance dans les autres qu'on a tendance à rester enfermé à l'intérieur de cette peur. Mais, la peur n'est pas toujours négative. La peur peut nous pousser à réagir mais elle peut aussi devenir une peur panique et nous clouer au sol. Au lieu de nous pousser à focaliser sur nos ressources antérieures, elle va plutôt nous pousser à nous refermer sur nous. Et à partir du moment où nous ne sommes plus ouverts aux autres, le lien social fait défaut.

[*Méfiance*]

On peut la constater à différents niveaux. On pense tout d'abord à la méfiance vis-à-vis des banques depuis la crise 2007/2008. Une enquête qui sera publiée en janvier montre que la confiance vis-à-vis de la banque et de l'économie baisse. On pense aussi aux médias. L'année dernière, lors des risques de pandémie grippale, le discours politique a fait grandir la peur et les médias ont relayé les discours. On s'est finalement retrouvé face à une épidémie qui n'a heureusement jamais éclaté mais a contribué à faire grandir cette crise de confiance envers la parole des médias, des experts et des politiques.

[*La crise de confiance vis-à-vis du politique*]

Il y a une crise de confiance importante et généralisée envers le politique. On dit qu'à chaque fois qu'un nouveau gouvernement est élu, il doit traverser une crise de confiance à partir du moment où on voit qu'il n'y a pas une correspondance exacte entre le programme présenté et les résultats. En France, il y a un réel décalage entre les discours entendus en 2007 et un certain nombre



de réformes et même de non-réformes. C'est symptomatique de cette crise : tous les discours de Nicolas Sarkozy sont fondés sur une tendance, que l'on remarque d'ailleurs à droite et à gauche, à adopter un discours volontariste. En 2007, le slogan de la campagne présidentielle était : « ensemble, tout est possible ». La forme est similaire au slogan américain malgré un contenu différent : « Yes, we can ». C'est l'idée qu'un homme politique doit porter l'espoir d'un pays en présentant un projet qui s'inscrit sur la toute puissance de la volonté.

Il n'y a que trois institutions vis-à-vis desquelles la confiance ne baisse pas : le domaine de la recherche, les gendarmes et les syndicats.

La crise a été un retour de la réalité avec les contraintes qui caractérisent la réalité en tant que telle. On se rend compte que même si nous sommes tous ensemble, tout n'est pas possible. La réalité en tant que telle résiste à la toute puissance de la volonté. Elle a résisté aussi au programme volontariste d'Obama aux Etats-Unis. Le besoin de confiance est aussi un besoin de discours vrai. Il ne faut confondre un discours de vérité avec un discours qui se fonde sur la transparence. Pendant ces 30 dernières années, il y a eu confusion entre vérité et transparence. Un discours de vérité est un discours capable de prendre en compte les difficultés de la réalité.

Il ne s'agit pas d'opposer volontarisme et immobilisme mais il s'agit de prendre en compte la réalité avec ses contraintes pour proposer un programme réaliste. De ce point de vue, la vérité serait de nommer la réalité avec ses difficultés tout en proposant pour que les choses puissent changer. Ce qui a caractérisé les discours politiques de droite et de gauche ces dernières années, a été le grand décalage entre ce que l'on dit et ce que l'on fait avec une tendance accrue à promettre des choses tout en sachant que l'on n'est pas en mesure de tenir les promesses. C'est ce décalage qui a contribué à faire grandir cette défiance vis-à-vis du pouvoir politique qui se traduit par un abstentionnisme toujours plus fort. Pour pouvoir faire en sorte que les liens entre les individus et la politique puissent se créer, il faut essayer de rattraper les gens par le biais de la réalité, avec ce discours de vérité. C'est une chose de ne pas mentir, ça en est une autre de vouloir dire toute la vérité parfois au-delà même de ce qu'on connaît. C'est ce qui s'est passé avec la grippe H1N1. Il faut être attentif à ne pas dire des choses que l'on n'est pas en mesure de contrôler.

Il ne faut pas croire qu'en effaçant toute barrière entre vie publique et vie privée, on pouvait combler les vides de connaissance qui entourent les affaires qui nous concernent tous. D'ailleurs, plus on parle de transparence, plus on voit qu'il y a des secrets...



Face à ces constats, le problème aujourd'hui est de redonner une place à la confiance pour une raison simple. Dans une société où la confiance disparaît, la possibilité même du lien social est mise en danger.

Cependant, il ne faut tomber dans le piège d'une toute conscience aveugle. La toute confiance dans les pouvoirs politiques caractérise le système totalitaire. Les citoyens doivent toujours exercer une saine vigilance vis à vis du pouvoir politique. Mais quand on n'a plus confiance et que l'on croit que l'on est systématiquement en train de nous mentir, on tombe dans le piège opposé c'est-à-dire la théorie du complot et la paranoïa. Quelle est la différence entre vigilance et paranoïa ? C'est le système de Descartes : je doute, je pense, j'existe. Ce doute est essentiel pour pouvoir fonder la connaissance et rester vigilant vis à vis du pouvoir. Dans les théories du complot, on doute mais le doute ne s'arrête jamais.

[Comment faire pour casser cette tendance à la paranoïa et redécouvrir l'importance de la confiance à l'intérieur de la société ?

Il ne suffit pas juste d'invoquer ou de décréter la confiance pour qu'elle revienne et il suffit de très peu pour que la confiance disparaisse mais claquer des doigts ne suffit pas pour faire venir la confiance. La confiance est fondamentale pour la société mais très dangereuse. A partir du moment où je fais confiance, je me rends vulnérable. Je commence à compter sur quelqu'un. A partir du moment où je fais confiance à quelqu'un, cette personne a la possibilité de me trahir. Ce discours est valable tant d'un point de vue micro que macro.

[Définition de la confiance

La confiance ne peut être réduite à une forme de contrat et ne peut être identifiée à la foi. La confiance, c'est un juste milieu entre foi et contrat. A partir du moment où on n'a pas confiance, on a besoin de passer par la voie contractuelle mais il faut un minimum de confiance pour passer un contrat.



> La confiance n'est pas un contrat

Par exemple, dans les rapports amoureux, on a de plus en plus le besoin d'établir des contrats au lieu de faire confiance à l'autre. Faire confiance, c'est faire un pari. C'est un saut dans l'inconnu : on ne peut pas tout maîtriser et tout contrôler. Quand je considère qu'une personne va devenir mon ami ou mon compagnon, je ne peux pas tout prévoir.

> La confiance n'est pas la foi

Faire confiance en quelqu'un, c'est croire en lui. Mais, il y a une grande différence entre la foi et la confiance. Pour quelqu'un qui croit en Dieu, Dieu est tout puissant : il ne trahira jamais. C'est une relation asymétrique.

Mais si ce type de relations est transposé à l'humain, on tombe dans un piège. Les mouvements sectaires utilisent ce modèle de confiance. On demande une confiance absolue dans l'institution, quitte à abuser ensuite de la confiance reçue.

Par définition, personne ne peut être fiable à 100% : nous sommes des êtres de désir. En tant qu'être de désir, nous sommes amenés à évoluer et ne pas toujours être là pour l'autre. C'est parce que personne ne peut être fiable à 100% que la confiance ne doit être envisagée sous le modèle de la confiance totale et absolue.

La confiance ressemble énormément à l'amour : il n'y a pas d'amour sans preuves d'amour. La confiance doit être pensée comme une structure similaire au don. A partir du moment où je donne de l'amour ou de la confiance, il y a toujours la possibilité que l'autre ne soit pas prêt à accepter ou à donner en retour. C'est ce qui fait la spécificité de la confiance.

La confiance est nécessaire mais dangereuse parce qu'à partir du moment où je donne ma confiance, et que l'autre peut toujours trahir la confiance qu'il a reçue, je suis dans un état de vulnérabilité extrême. Nous mettons à nu nos faiblesses. Mais, en même temps, si nous n'ouvrons pas une porte pour que l'autre puisse rentrer, rien n'est possible. La confiance est productrice. Ce n'est qu'à partir du moment où on fait confiance que l'on peut envisager la possibilité de créer du lien intersubjectif. Dans ce mécanisme, il y a aura toujours quelque chose de gagné : la possibilité de savoir que l'on peut s'ouvrir à la rencontre et connaître quelque chose que l'on n'aurait pas connu de soi si l'on avait pas offert à l'autre la possibilité de rentrer en partie chez nous.



[Conclusion

Pour pouvoir s'ouvrir à la confiance à l'autre, il faut pouvoir repenser la confiance en soi. Mais cette confiance dont je vous parle ici n'a rien à voir avec la confiance en tant que compétence mise au devant de la scène par le management contemporain. C'est plutôt la confiance analysée par Winnicott, psychanalyste. Il montre que face à une trahison éventuelle, il faut savoir qu'on a la possibilité de ne pas s'effondrer. Et pour ne pas s'effondrer, à l'intérieur de soi, on a un noyau dur : la confiance en soi qui émerge lorsque l'on est petit. Il apprend peu à peu à rester seul et à survivre même si sa mère n'est pas là tout le temps. Mais évidemment pour qu'il puisse apprendre, il doit être accompagné par sa famille. Même si un jour, celui en qui nous avons fait confiance, nous trahit, il nous reste quelque chose qui va nous permettre de dépasser cette blessure.

Quand on parle de confiance, on évoque deux choses qui paraissent en contradiction : l'autonomie et la dépendance. Il n'y a pas d'autonomie sans dépendance, ni de dépendance sans autonomie. L'autonomie nous permet de bâtir notre propre projet de vie et nous pousse à aller de l'avant. Dans ce mouvement, il faut toujours intégrer cette notion de dépendance à l'autre. Si on n'accepte pas la dépendance, il n'y a pas possibilité de faire lien avec l'autre et dépasser l'étape du solipsisme pour s'ouvrir à une sphère intersubjective et plus généralement à la sphère sociale.



I Quelques questions du public :

1. Dans les relations de confiance dont vous avez parlé, je vois deux catégories très différentes. Les relations contractuelles, même si elles sont asymétriques, sont des relations d'égalité. Et il y a une forme de confiance que j'appelle la délégation. Et, il me semble que vis-à-vis du politique, c'est plutôt le domaine de la délégation : je ne peux pas faire donc je délègue. La problématique de la confiance est très différente selon la catégorie à laquelle elle appartient.

Evidemment, il y a des niveaux de confiance différents : la confiance en soi, la confiance en l'autre (proche), et la confiance que vous appelez délégation (l'autre lointain). Le point commun, c'est la dimension asymétrique. Mais, il y a en effet une différence entre un rapport de confiance avec un ami, un compagnon... et un rapport de confiance vers le politique : la dimension affective. Mais, en même temps, cela fonctionne de la même façon. Même si je délègue à autrui un certain nombre de pouvoirs, j'attends en même temps que la parole donnée soit respectée. Ce n'est pas un hasard si les hommes politiques sont élus à partir d'un programme, sur la base duquel on donne sa confiance. La confiance est plus ou moins trahie selon la capacité des hommes politiques à respecter le programme envisagé. Il y a des choses que l'on ne peut pas arriver à faire et mais c'est différent de promettre délibérément des choses alors que l'on sait déjà que l'on ne pourra pas les faire. (Exemple de la réforme des retraites)

2. Mais dans le rapport politique, il faut faire rêver ! On ne se fait jamais élire en promettant sang et larmes.

Entre promettre le sang et les larmes et les lendemains qui vont chanter, il y a un juste milieu. Il ne s'agit pas d'arrêter d'avoir des idéaux, il faut avoir en tête un certain projet de société. En tant que philosophe, je vis dans un monde jalonné par des idéaux jamais réalisables. Les gens ne veulent pas un discours qui fait uniquement rêver. Faire rêver, c'est le produit du management des 30 dernières années. Mais à force de rêver, on chute ! Il faut toujours garder un certain réalisme.



3. Qu'est ce que vous pensez de l'expression « confiance dans l'avenir » ?

Le problème, c'est que l'on ne croit plus en l'avenir à partir du moment où il n'y a plus de confiance. Le fait de croire en la possibilité d'avoir un avenir est essentiel pour avoir des projets et avancer. C'est le propre même du désir : si l'on ne désire pas quelque chose, on ne va pas œuvrer pour que ce quelque chose puisse avoir lieu. Il faut pouvoir croire en la possibilité du futur. Quand on a tendance à ne plus avoir confiance dans l'avenir, on pense qu'il n'y a plus de futur envisageable. Nous sommes dans une société dominée par la méfiance et la défiance. Pour bâtir un projet, il faut avoir une vision sur du long terme. Nous avons tellement été habitués au court terme que la notion d'avenir n'a plus de sens.

4. Est-ce que l'histoire contribue à la construction de la confiance envers les individus ?

On ne peut savoir où on va si on ne sait pas d'où on vient. C'est à partir des échecs et des mêmes problèmes que l'on peut éviter de répéter toujours les mêmes erreurs. Quand on a un gros problème personnel et que l'on entreprend une analyse, on va re-parcourir les différentes étapes pour comprendre. Même si c'est douloureux, ce n'est qu'à partir du moment où on a traversé l'enfer qu'a été notre propre histoire que l'on peut redémarrer pour construire un futur différent.

5. Vous avez parlé de la confiance en soi que se construit l'enfant et qui lui permet de résister. C'est peut être aussi la résilience dont parle Cyrulnik.

Je ne suis pas sûre que cela soit la même chose que la résilience. C'est une notion très à la mode et qui ne fait pas consensus dans la communauté des psychanalystes. (...)



6. Que serait la confiance en soi au niveau collectif (économique, politique...)? Comment peut-on rebondir pour construire à nouveau cette confiance perdue ?

Il y a quelque chose de très important sur lequel on peut se fonder : c'est la coopération qui est possible à partir du moment où on envisage la confiance. Dans le dilemme du prisonnier, on démontre que ce qui permet de s'en sortir au mieux, ce n'est pas nécessairement le choix rationnel c'est-à-dire le choix égoïste d'essayer uniquement de maximiser son propre intérêt mais c'est plutôt le choix irrationnel de coopérer avec l'autre. Mais pour pouvoir coopérer avec l'autre, il faut lui faire confiance et c'est pour cela, que c'est un choix irrationnel. Donc, pour pouvoir rebondir, la meilleure façon de maximiser le bien commun n'est pas de se concentrer sur son intérêt personnel, mais plutôt de faire un choix à prime abord irrationnel : coopérer avec l'autre. La notion de coopération, fondée sur la confiance en l'autre, serait le noyau dur pour remettre les relations sociales en place.

7. Est-ce que vous ne pensez pas que l'un des problèmes actuels de cette crise de confiance est le lien entre confiance et rapport au temps ? Aujourd'hui, on n'a plus le temps d'avoir confiance.

Oui, la dimension du temps est essentielle. On a besoin de prendre son temps pour faire confiance à quelqu'un, on ne peut pas être dans la précipitation. L'accélération est venue peu à peu, la frénésie aussi... C'est pour ça que la confiance ne peut pas revenir en claquant des doigts : il faut tout un travail d'éducation en amont ! On ne peut attendre que la confiance resurgisse juste en appliquant une recette. On a cru pendant trop longtemps qu'il y avait des recettes mais il n'y en a pas. Donc, il faut du temps. Il faut repartir de l'éducation. La généalogie de la confiance est très importante : c'est dans la toute petite enfance que l'on peut commencer à construire la confiance en soi. C'est la clé pour s'ouvrir aux autres. On a besoin que les parents et les enseignants comprennent la nécessité d'une telle éducation. Je déteste les recettes qui ne permettent pas de s'exercer à penser. C'est seulement en donnant des instruments critiques et en se laissant le temps pour que cela puisse grandir que l'on pourra sortir de cette impasse. On ne pourra pas tout de suite trouver des réponses. La confiance se construit sur le long terme.



8. J'ai constaté qu'en Italie et en Allemagne, les taux de natalité étaient plus bas qu'en France. Au fond, est-ce que le marqueur simple de la confiance ne pourrait pas être ce taux de natalité ?

En Italie, il n'y a pas de structures pour accueillir les enfants, ni d'aides aux familles. Par rapport à la France, la situation de la femme est tragique. Les femmes trouvent encore moins bien du travail qu'en France. J'ai écrit un livre sur ce sujet en italien. Je pourrais démarrer une nouvelle conférence sur le statut des femmes !

9. L'image que renvoie l'élite ne contribue t'elle pas à la société de défiance ? On voit que la société française réagit vivement au moment des réformes. Est-ce que ce n'est pas un marqueur de vitalité ?

Cela correspond au ras le bol. Toutes les manifestations autour de la retraite allaient bien au-delà de la réforme elle-même : c'était la manifestation d'un mécontentement profond. Ce sont surtout des gens qui voudraient que les choses se passent différemment. Et en cela, il y a une grande responsabilité des élites. En dépit de la crise, ils ont continué à avoir des parachutes dorés. Et en dépit des difficultés, quand on a parlé de l'importance de la rigueur, c'était le moment de l'affaire Woerth-Bettencourt. Les élites ne sont pas du tout à la hauteur des discours qu'ils tiennent : c'est l'une des causes de la crise de confiance.



10. Est-ce qu'on peut instaurer une confiance entre un individu et une institution globale et forcément un peu anonyme ? Ce que vous avez décrit sur la confiance entre personnes, est-ce transposable entre un individu et des institutions collectives ? Dans d'autres champs que le politique, il existe des rapports de confiance et de non confiance. Par exemple, le champ des relations sociales dans l'entreprise ? Je peux mesurer assez souvent que le degré de confiance établi dans un dialogue social est important.

Est-ce qu'un citoyen peut déléguer sa confiance à une institution très vaste sans rapports interpersonnels ? Et j'en arrive à me demander si les responsables politiques ne devraient pas être choisis en fonction de ce qu'ils sont, ce qu'ils ont vécu et prouvé plutôt qu'en fonction d'un programme. Je me demande si on n'a pas survalorisé ces dernières années l'idée qu'il fallait se présenter avec un programme alors que les gens sont prêts à faire confiance à une personne, à torts ou à raisons, à partir de ce qu'ils peuvent en savoir. Comme c'est très difficile d'avoir ce niveau de confiance entre la base, le citoyen et le sommet de l'Etat, la question des corps intermédiaires est très importante : un citoyen peut faire confiance à son maire parce qu'il le connaît.

Est-ce que la démocratie directe, du citoyen au sommet de l'Etat, est encore viable ? Ne faut-il pas restaurer des démocraties de plus petite dimension qui par échelons successifs, transféreraient la confiance de personne à personne aux différents échelons de décision ?

Ce n'est pas parce qu'on parle d'institution qu'on ne peut pas parler de confiance. Ce serait très dangereux dans une démocratie s'il n'y avait plus de confiance dans la justice par exemple. Il faut avoir confiance dans la justice et dans les personnes qu'ils l'exercent. Pour qu'une démocratie fonctionne, la confiance est nécessaire même dans une institution anonyme parce qu'elle est symbolique. Il faut pouvoir faire confiance aux médias, à la magistrature c'est-à-dire les contres pouvoirs, comme il faut pouvoir faire confiance à la politique. Ce sont des institutions qui ont une place symbolique même si derrière l'institution, il y a toujours des personnes. Le niveau de confiance peut augmenter ou baisser selon la façon d'agir de ces personnes. Si la confiance vis-à-vis des syndicats a augmenté, c'est probablement parce que les syndicats sont unis depuis longtemps. Ils ont porté ensemble, malgré des points de vue idéologiques différents, le malaise des gens. Par leur action, la confiance dans l'institution a augmenté.



Pour revenir à la question du choix entre programme et personne, peut-on réellement séparer une personne de son programme ? Chacun est à la fois ce qu'il est et ce qu'il fait. Il ne s'agit pas d'opposer programme et personne mais simplement éviter qu'il y ait un décalage continu et systématique entre sa parole et l'image que l'on veut donner de soi et ses actions.

11. Deux mots m'ont semblé manquer : le rapport de force et les phéromones. Peut-il y avoir confiance dès lors qu'il y a rapport de force ? L'homme est-il aussi social qu'on le dit ? Dans les relations amoureuses, il y a des dimensions autres que la dimension intellectuelle. Quid de l'animalité de l'homme ?

Il y a sans doute beaucoup d'autres mots et concepts que je n'ai pas utilisés. Le problème est que tout rapport humain est un rapport de force parce que tout rapport humain est asymétrique sauf qu'une chose n'exclut pas l'autre. Entre parents et enfants, il y a sans doute un rapport de force, et pas toujours nécessairement du côté des parents.

L'humanité devrait permettre de mettre des limites à l'animalité de l'homme. Mon travail est de donner des instruments pour contrecarrer cet aspect sans le nier. On ne peut être que dans un rapport de force quand on parle de confiance. Je ne pars pas du présupposé que l'homme est un animal social mais je pars du présupposé que pour la société puisse survivre, il faut arriver à mettre en place une sociabilité qui se fonde aussi sur la confiance.

12. Vous avez situé la confiance entre le contrat et la foi. Dans les sociétés religieuses, où la foi est davantage présente, fait-on davantage confiance ?

Il ne faut pas mélanger foi et religion. Je vous recommande un film que j'ai adoré : les rubans blancs. Dans une société où on prône des valeurs très strictes liées à la religion, tout le monde se méfie des autres. On met la barre tellement haute qu'il n'y a plus aucune confiance au niveau des relations humaines. Dans les sociétés traditionnelles, un autre concept était important : la loyauté et l'honneur ce qui permettait de conceptualiser la confiance d'une façon différente d'aujourd'hui. On a assisté à un véritable changement de



paradigme. Même si ce n'était pas nécessairement des sociétés religieuses, il fallait respecter l'autorité parce qu'on était marginalisé de la société. Mais ce n'est plus du tout le cas dans nos sociétés contemporaines. On est passé d'une société paternaliste à une société autonomiste. Personne ne se réfère à une autorité extérieure, chacun se réfère à lui-même. Comment peut-on être garant de sa propre parole ? Et comment faire en sorte que l'autre puisse nous faire confiance ?

13. En ce qui concerne les preuves d'amour, on entend beaucoup : j'attends que l'autre me prouve qu'il est amoureux. Mais, en fait, ce qui est important, n'est-ce pas plutôt la preuve que je ressens moi qu'il est amoureux ? Est-ce que je suis complètement référence externe c'est-à-dire que j'attends une preuve objective qui serait partagée par d'autres ? Ou est-ce que, moi, j'attends de pouvoir faire confiance ?

Dans les relations intersubjectives, c'est mon propre vécu et qu'il n'y a que moi qui peut lire à ma façon les preuves qu'il peut me donner ou ne pas me donner par ailleurs. C'est la question de la subjectivité. On n'est jamais dans l'objectivité pure quand on parle de l'humain. Loin de moi, la volonté de nier la subjectivité !

14. Si je dois faire confiance à des politiques, quel est l'ensemble des intermédiaires entre eux et moi ? J'en vois un qui est important : c'est la presse. Lorsqu'un sportif fait une performance remarquable, il est encensé dans la presse. Dès qu'il est un petit peu défaillant, il est traditionnellement, en France, considéré comme un loser. L'individu est pensé en fonction de sa performance immédiate. Est-ce qu'il y a un espace pour pouvoir construire une confiance dès lors qu'un média disqualifie immédiatement une action entreprise et pas complètement réussie ?

En effet, cela fait partie d'une certaine idéologie de la performance. Mais ce n'est pas seulement la presse qui communique cela, c'est le discours ambiant mais qui change un petit peu c'est-à-dire qu'il faut aller au bout de sa performance et celui qui n'y arrive pas, est un loser. C'est un discours que l'on a beaucoup entendu et qui a tendance à culpabiliser chacun de nous à partir du moment où nous ne sommes pas vraiment à la hauteur. De là à dire qu'un certain nombre de personnes est très mal jugé par la presse méchante...



Le premier exemple qui me vient à l'esprit, c'est l'équipe de France à la dernière coupe du Monde. La mauvaise publicité, l'équipe de France se l'est faite toute seule. Certains politiques ou sportifs se font mauvaise presse tout seul, souvent par un manque de cohérence entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

15. Comment expliquez-vous que des êtres humains très différents puissent avoir un certain capital de confiance, inspirent confiance allant jusqu'à des cas d'escroquerie ? Malgré le fait que l'on vit dans un monde de défiance, on a quand même besoin de confiance. Est-ce que le besoin de confiance est naturel ? Peut-on se passer d'avoir confiance ?

Ceux que vous appelez les escrocs, on peut les appeler les manipulateurs mais aussi les pervers. Ils ont toujours existé et existeront toujours. Evidemment, il y a le désir de pouvoir compter sur les autres et l'envie de coopérer. Mais, c'est différent des mécanismes que les pervers sont capables de mettre en place. Heureusement, il n'y en a pas énormément et en général, ils occupent même des positions de pouvoir. Le pervers est capable de manipuler et d'abuser de la confiance qu'il reçoit.

16. Mais si les autres n'avaient pas envie de faire confiance, le manipulateur n'obtiendrait pas les résultats qu'il obtient ?

Quand on est face à un pervers ou manipulateur, il est très difficile de lui résister.

17. Que pensez-vous de la théorie du « care » ?

L'éthique du « care » est une très bonne théorie. Malheureusement, ceux qui en parlent, en parlent très mal. Le « care » est né dans un contexte où on avait beaucoup tendance dans les milieux philosophiques à réduire les individus à des agents rationnels et à les considérer de façon très abstraite, et pas dans le contexte et dans les difficultés qui sont les leurs. L'éthique du care ne fait que redonner corps et fragilité aux êtres humains.

18. Vous n'avez pas parlé du rôle du langage, de la crise du langage dans la crise de confiance ? Je pense que c'est en amont de la crise de confiance.

Camus disait : « *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde* ».

